

« L'androgynisme »

Myrienne Pavlovic

Numéro 31 (2), 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29305ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pavlovic, M. (1984). Compte rendu de [« L'androgynisme »]. *Jeu*, (31), 146–147.

« l'androgynie »

le désir d'être hors la norme

Texte dramatique de France Vézina, Montréal, l'Hexagone et France Vézina, 1982, 141 p., ill.

« Je vais me réimprimer me réitérer
Me répéter à l'infini dans le renouvellement
Je rejeterai tout ce qui tentera de me
disjoindre »¹

C'est, en effet, à une esthétique *du même* que nous convie France Vézina dans une oeuvre qui redit, inlassablement et sur le mode paroxystique, la nécessité violente de « vivre » en tentant de rassembler les fragments épars d'une image de soi morcelée, éclatée. C'est à cela que s'attachait déjà l'auteur de la poésie gargantuesque des *Journées d'une anthropophage* (1974) et de *Slingshot* (1979). La narration, assumée alors par un *je* dévorant, se répartit entre les membres d'une cellule familiale dans les textes destinés à la scène: *l'Hippocanthrope* (créé en novembre 1979 au T.N.M. et publié au même moment) puis *l'Androgynie* (créé presque un an plus tôt à la salle Fred-Barry mais publié seulement en 1982). Lequel, de *l'Hippocanthrope* ou de *l'Androgynie*, fut d'abord écrit? J'opterais pour le second, tant il apparaît comme la mise en place, fervente mais maladroite, des éléments qui feront du premier un texte dramatique plus efficace, plus convaincant.

Pièce en deux actes, *l'Androgynie* met en scène un père absent (mais est-il d'autres pères dans la dramaturgie et

plus généralement dans la littérature québécoises?), une mère objet de fascination, donc lointaine et inaccessible dans sa tour d'ivoire (incarnée scéniquement par un échafaudage au sommet duquel elle s'est retranchée), de même qu'un couple frère-soeur, Mathieu et Estelle, dont la gémellité apparente n'est malheureusement pas assez exploitée. Trois autres personnages, actants d'un procès symbolique, ponctuent de leurs interventions fantomatiques le déroulement du drame: juge, policier et médecin, incarnations d'un pouvoir aliénant, ils sont *aussi* les frères et soeur d'Estelle et de Mathieu, enfants modèles qui ont intériorisé, eux, les valeurs « surmoïïques » du discours parental. On aura compris que ces trois personnages constituent essentiellement des projections inversées du couple Estelle-Mathieu, qui vit (Estelle) ou voudrait vivre (Mathieu) hors la norme, hors toute norme.

Et l'androgynie? Le thème, allusif, hante le délire mystico-poétique d'Estelle, la protagoniste. Faisant irruption dans l'univers claustrophobique et paranoïaque de la famille (duquel elle fut chassée plusieurs années auparavant), Estelle cherche, durant les quelques heures du drame, à faire éclater toutes les structures qui pourraient encore l'empêcher « d'entrer dans (son) corps total » (p. 111). Ce corps fantasmé, celui qu'elle habite dans l'affabulation mythique, est né (l'Enfant-monstre) d'une fusion parfaite d'Elle et de l'Autre: « Je ne tiens pas cet homme pour un simple homme. En notre seul corps androgynie, je me suis faite chair » (p. 86). Mais l'Enfant-monstre a épuisé l'Androgynie; et la fission advient. Estelle, au terme de cette fureur iconoclaste parmi les siens, peut émerger du cocon transparent qui s'est tissé autour d'elle, et renaître: « Aérolithe! Je m'appelle Aérolithe! (...) quelqu'un hennit... Oui... oui... c'est lui! (...) Oui, je te reconnais. C'est toi! C'est

1. France Vézina, *les Journées d'une anthropophage*, Montréal, les Grandes Éditions du Québec inc., 1974, p. 25.

lui! (...) C'est lui mon Centaure... C'est nous les enfants-monstres de l'Imagination! C'est nous les enfants de l'Androgyne!» (fin du texte, p. 141).

Une telle problématique était riche de possibilités, mais la lecture du texte suscite beaucoup de réserves. Si les écrits poétiques de France Vézina sont de l'ordre du « à prendre ou à laisser » (on voit mal en effet comment policer, sans l'amoindrir, l'expression déchaînée de la révolte), le texte dramatique, lui, obéit à une autre cohérence. Les nombreuses redites ici ne passent pas la rampe: plutôt que de se déployer dans une exploration polysémique, où les obstacles agiraient au moins comme *écran*, le discours d'Estelle, même dans le délire, accumule les stéréotypes et prend soin de tout expliquer au lecteur-spectateur. On ne nous laisse pas la liberté « d'imaginer » à notre tour, si bien que nous nous lassons assez vite de voir Estelle enfoncer des portes ouvertes. Le rythme languit, court-circuité par les interventions des autres personnages qui endiguent, de leurs remarques toutes extérieures, la logorrhée (ducharmienne?) d'Estelle, parfois, il faut le dire, assez réussie, et troublante par l'énergie vitale qui en émane.



Je n'ai pas vu *l'Androgyne* lors de sa création, et je sais bien que je lis, à retardement, un texte vieux d'au moins cinq ans: dans l'espace scénique, la Folie oedipienne (encore qu'esquissée sur papier) aura-t-elle réussi à *s'incarner*?

myrienne pavlovic

2. La critique a souvent évoqué le nom de Ducharme à propos des textes de France Vézina, mais les rapprochements structurels ou formels possibles sont, à mon avis, assez peu probants.